

**PRIS AU  
PIÈGE**

## AVANT-PROPOS

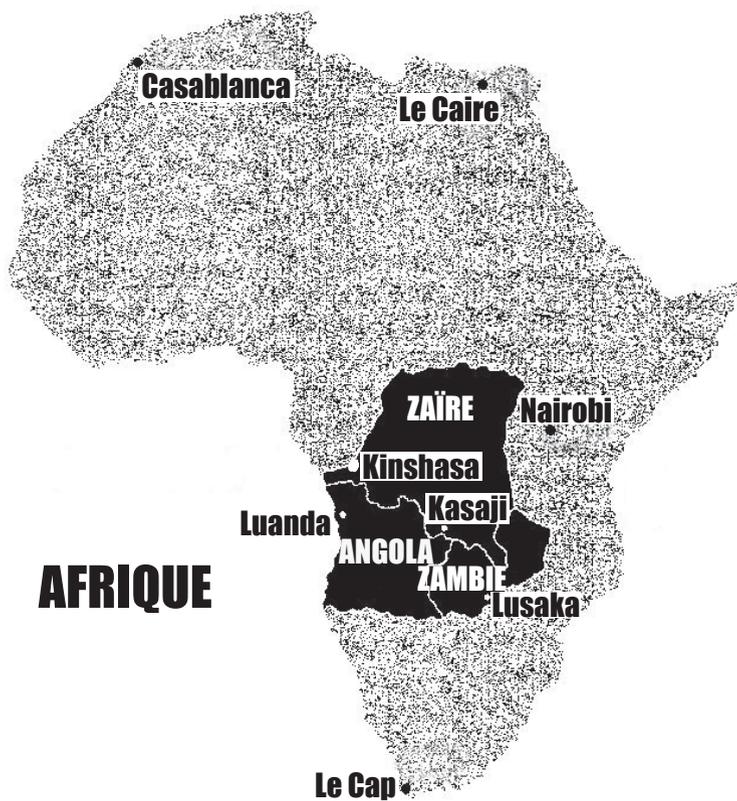
Il fait froid en cette nuit de décembre à Wheaton, Illinois, à la fin du World Missions Congress de 1978, mais nos cœurs brûlent en raison de ce que nous venons de voir et d'entendre. Le Dr David Dawson, missionnaire médical au Zaïre, nous a montré des diapositives et nous a raconté comment il s'est retrouvé pris entre deux feux lors de la rébellion qui a eu lieu dans le Sud du pays en 1977. Son récit en est un de tragédie et de souffrances qui se déroule dans le cadre de la providence et de la délivrance de Dieu.

Il était prévu que je parle à ce congrès sur les missions mondiales à la suite du Dr Dawson. Cette présentation m'a profondément ému ; il n'est pas vraiment nécessaire d'y ajouter quoi que ce soit pour terminer la soirée. Je pense qu'un moment de prière d'engagement conviendrait pour mettre fin à la réunion.

Pendant que le Dr Dawson parlait, je pensais aux nombreux serviteurs de Dieu de notre génération, missionnaires et indigènes, qui ont sacrifié leur vie pour l'œuvre du Seigneur. Malgré nos prétendus progrès, culture et modernité, il y a encore des gens qui meurent sans Christ et sans espoir. Mon désir est que les chrétiens deviennent des instruments de Dieu plus efficaces en amenant des milliers de gens à une connaissance personnelle de Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur.

Je crois que Dieu honorera ce récit captivant des expériences du Dr Dawson au Zaïre et qu'il s'en servira. Je loue Dieu pour ce livre qui parlera au cœur de tous ceux qui le liront.

*Luis Palau*



**Casablanca**

**Le Caire**

**ZAIRE**

**Nairobi**

**Kinshasa**

**Kasaji**

**Luanda**

**ANGOLA**

**ZAMBIE**

**Lusaka**

**AFRIQUE**

**Le Cap**

# 1

## LA GUERRE POUR KASAJI

**L**e sentier qui mène à la maison des Davies traverse un chemin de brousse bien connu. Cette partie de la station missionnaire est en général fréquentée par beaucoup de gens – des écoliers africains grattant des boîtes de conserve transformées en guitares, des femmes âgées et ratatinées qui reviennent de l'hôpital en jacassant au sujet des médicaments de Munganga, et des mères balançant du bois de chauffage sur la tête, tout en portant leur bébé sur le dos. Toutefois, ce soir, il n'y a personne dans les environs. Même les oiseaux et les chiens errants semblent s'être cachés. Tout ce qui s'offre à moi tandis que je parcours deux cents mètres de broussailles et de champs ouverts est un silence inhabituel qui donne froid dans le dos.

Ce qui rend le calme encore plus terrifiant est le fait que, il y a à peine trois heures, des centaines de paracommandos zaïrois de la base de Kasaji ont envahi la mission située à moins de deux kilomètres d'ici. Habillés en tenue de bataille, ils ont traversé furtivement notre enceinte à la recherche de l'ennemi. S'attendant à ce que les rebelles katangais qui avançaient à leur rencontre passent à l'attaque, les troupes zaïroises se sont postées en position défensive autour de nos bâtiments ; mais maintenant, il est dix-sept heures trente et ils sont introuvables.

## PRIS AU PIÈGE

J'accélère le pas pour me rendre chez les Davies, où je suis accueilli par Brian, professeur à notre institut de formation des enseignants depuis 1968. Sa femme Deirdre et lui ont fondé leur propre petite école maternelle dont ils sont fiers. Ils ont trois jeunes enfants qui les tiennent occupés, et un quatrième est en route.

Le petit Robbie, qui a quatre ans, me prie : « Oncle David, viens voir la grue que l'oncle Harold m'a donnée ! » Chaque fois que je viens souper, j'inspecte la grue et tous les autres jouets de Robbie.

Brian, Deirdre et moi échangeons des regards, ne sachant trop que dire devant les enfants. Nous sommes le dimanche 13 mars 1977, et il y a six jours que les Katangais ont envahi le Zaïre. Nous faisons partie d'une équipe de dix-huit personnes qui travaillent dans un centre hospitalier universitaire et missionnaire à Kasaji, dans la province de Shaba, dans le sud-ouest du Zaïre. La nouvelle de l'attaque s'est répandue comme une épidémie, incitant des milliers de gens pris de panique à prendre la fuite. Des troupes loyalistes ont envahi Kasaji et, même aujourd'hui, un renfort de plusieurs bataillons supplémentaires nous est arrivé de Kolwezi.

Robbie en a fini avec son exposition de jouets et, débordant d'enthousiasme, il me montre maintenant sa collection de *National Geographic*. Mon esprit ne le suit pas vraiment, mais la petite Ingrid, qui a deux ans, se joint à nous et se blottit contre moi tandis que nous admirons l'Édimbourg historique, visitons une île dans les mers du Sud et une fosse aux serpents dans les prairies canadiennes.

*Tacatacatac !* Une rafale de coups de feu brise le silence troublant. Est-ce un exercice de tir à la cible ? Des soldats ont-ils décidé de tuer le bétail des villageois pour manger ? Où est-ce l'attaque anticipée sur Kasaji ? *Tacatacatac ! Tacatacatac !* L'heure n'est pas aux conjectures.

« Venez maintenant, les enfants », dit Brian avec un sang-froid qui est typique des Britanniques. « Dans la chambre, tout de suite. »

Laissant le repas sur la table, nous saisissons chacun un enfant et nous nous dirigeons en toute vitesse vers notre destination. Nous poussons les enfants sous le lit tout en prenant soin de nous accroupir aussi. Il est dix-huit heures et la nuit commence à tomber. Une salve de coups de feu retentit ; puis, une salve de coups en riposte.

Difficile de savoir où a lieu la fusillade, mais nous nous accroupissons plus bas encore lorsque deux explosions successives

## LA GUERRE POUR KASAJI

secouent la maison. Frissonnant de peur, nous réalisons que des tirs de mortier et de roquettes s'ajoutent aux tirs de mitrailleuses.

Le petit Timmy exprime son inconfort, Ingrid ne tient pas en place, tandis que Robbie, se couvrant les oreilles et grimaçant à chaque fusillade, dit : « Je veux que les boums cessent ! » C'est ce que nous souhaitons également.

*Tacatac !* Nos montres indiquent dix-huit heures quinze. Nous avons l'impression que cela dure depuis trois heures.

Nous essayons de simuler une atmosphère détendue pour rassurer les enfants, mais nous savons, en notre for intérieur, que la situation est périlleuse. Si c'est vraiment la guerre pour Kasaji qui commence, nous sommes pris entre l'élite des paracommandos du président Mobutu et les guérilleros expérimentés du Katanga. La ville est d'une importance capitale pour les deux groupes. Elle est à la fois un carrefour stratégique et un arrêt principal sur la ligne de chemin de fer. La présence de la station missionnaire fait monter encore plus les enjeux. Le grand centre hospitalier est le seul à desservir un territoire d'au moins 52 000 kilomètres carrés. Les fournitures de la station, les véhicules et le personnel sont d'un intérêt principal, surtout pour les rebelles. Notre situation est telle que nous nous retrouverons certainement au milieu d'un engagement.

Brian, Deirdre et moi échangeons des regards. Dans nos cœurs, nous élevons des prières silencieuses comme nous le faisons depuis six jours. Cependant, les coups de feu qui ont commencé si brusquement se calment un peu et nous pouvons parler et jouer tranquillement avec les enfants.

« Je reviens tout de suite », murmurais-je avant de ramper d'une pièce à l'autre, épiant prudemment l'ennemi par les fenêtres. Je ne vois personne aux alentours de la maison, mais les décharges occasionnelles des armes à feu sont suffisantes pour nous convaincre de ne pas nous faire voir.

« Je ne vois rien », dis-je. *Tacatac !* Nous attendons encore. Finalement, après vingt minutes, nous considérons que le danger est écarté et que nous pouvons sortir de notre refuge. C'est une bonne chose, car les trois enfants sont affamés.

Sous un éclairage tamisé, la moitié du groupe s'assoit sur des chaises et l'autre moitié s'assoit par terre ; nous inclinons nos têtes

## PRIS AU PIÈGE

pour prier avec Brian : « Seigneur Jésus, nous te remercions pour cette journée et pour cette bonne nourriture. Amen. » La faim et la menace d'un danger qui risque de s'intensifier nous font avaler notre repas en toute vitesse.

Ce qui vient de se passer durant les 45 dernières minutes n'est pas très clair pour nous. Les Katangais ont-ils tendu une embuscade aux paracommandos de Mobutu ? Ces derniers se sont-ils battus entre eux ou ont-ils simplement relâché un trop-plein de tension ? Cette dernière hypothèse semble la plus plausible. Les coups de feu et les explosions de mortiers étaient assez effrayants, mais la véritable guerre pour Kasaji sera plus intense, plus longue et plus dévastatrice. Bien sûr, nous ne pouvons pas en être certains. Nous songeons à nos collègues et à nos amis américains. Sont-ils blessés ? Ils le sont peut-être et nécessitent de l'aide ! Une fois de plus, nous prions !

L'obscurité s'installe dans la région de Kasaji. Seuls des coups de feu se font entendre sporadiquement au loin.

« Que vas-tu faire, Dave ? » demande Deirdre. Elle sent que cela m'inquiète d'être loin de l'hôpital et de la résidence des Coates. Hier, le Dr Peter Coates a quitté la station missionnaire pour se rendre à notre dispensaire de Katoka. Pendant son absence, je suis responsable, non seulement de l'hôpital, mais aussi de sa maison, où j'habite avec Venasi, notre cuisinier, et trois étudiants. Est-ce qu'ils m'attendent en ce moment à l'extérieur de la maison fermée à clé ? Cependant, est-ce prudent de sortir de la maison ? D'un autre côté, combien de personnes blessées et souffrantes sont laissées à elles-mêmes ?

L'indécision me déchire. Les Davies me supplient de rester. La lutte fait rage au-dedans de moi. Finalement, pour le meilleur ou pour le pire, la question se règle.

Les dents serrées, je dis : « Je dois y aller ! » Si seulement mes genoux cessaient de trembler, je partirais !

« Tu en es sûr ? » demande Deirdre.

« Oui. »

« Prends donc notre lampe de poche, propose-t-elle, tu en auras besoin. »

Je me dépêche de mettre mon coupe-vent, de prendre la lampe de poche qu'elle me tend et de me diriger vers la porte avant de changer

## LA GUERRE POUR KASAJI

d'idée. Je sors dans la nuit après avoir rapidement salué les Davies. Il est dix-neuf heures.

En quittant la sécurité de la maison, quelque chose en moi me dit que ce n'est pas en agissant subrepticement que je serai en sécurité, mais en étant hardi et bien visible. Balançant la lampe de poche au rythme de l'hymne que je chante, je refais donc le trajet que j'ai suivi 90 minutes plus tôt. S'il y a un soldat dans les parages, il me croira innocent ou pensera que j'offre un spectacle pitoyable ; du moins, c'est ce que j'espère.

*Tacatacatac !* Des coups de feu se font entendre à ma droite et je tombe à genoux. Je tâte quelques parties de mon corps ; tout semble intact. Puis, réalisant qu'un soldat serait plus suspicieux en me voyant ramper, je bondis sur mes pieds et repars. Cette fois, avec le cœur qui bat la chamade, le front en sueur, la lampe de poche qui éclaire la nuit et mes prières qui montent vers le ciel, j'accélère la cadence tout en chantant plus fort. Une autre salve de coups de feu interrompt ma cadence, mais je traverse le jardin des Fisher à toute vitesse et rentre en trombe dans leur maison par la porte arrière.

Terry Fisher apparaît, surpris, dans le couloir au moment où je fais irruption dans la cuisine. Étonné, il me demande : « Qu'est-ce que tu fais ? » Puis, sans attendre ma réponse, il dit : « Les rebelles ont pris Kasaji ! »

Incrédule, je réponds : « Que dis-tu ? »

Terry poursuit : « Les Katangais sont partout. Il y a quelques minutes, il y en avait même un à ma porte ! » Terry est reconnu pour raconter des histoires, mais son agitation témoigne de la véracité de son récit.

Lorsque les premiers coups de feu se sont fait entendre, Terry et sa femme, Barbara, ont cherché refuge au centre de la maison. Les roquettes qu'on a lancées de tout près de la maison des Coates ont apparemment explosé sur la parcelle de terrain que j'ai parcourue à deux reprises. Après les premiers tirs, les Fisher ont entendu un bruissement près de la fenêtre à l'avant de la maison, puis une voix forte l'interpellait : « Terry ! Terry ! » Il a frissonné en entendant mentionner son nom – qui cela peut-il bien être ?

« Terry, viens dehors ! » a ordonné l'inconnu en ndembu, la langue régionale.

## PRIS AU PIÈGE

Terry est né en Afrique centrale et parle le ndembu comme un indigène. Avec méfiance, il a obéi, s'est dirigé vers la porte et est sorti. Là, à environ trois mètres de la maison, se tenait un rebelle en tenue de camouflage, qui portait une mitrailleuse. La manche de sa chemise de combat était décorée de l'insigne du bataillon des Tigres katangais.

« Terry, tu ne te souviens pas de moi ? »

« Non », a répondu Terry, espérant que le souvenir que ce rebelle a de lui est bon.

« Terry, a-t-il dit en riant, pourquoi trembles-tu ? As-tu peur de la guerre ? » Terry laissa échapper une réponse incompréhensible.

« Le Congo est mon pays, disait le rebelle, et les Congolais sont mon peuple. Nous sommes venus libérer le pays de la tyrannie de Mobutu et de ses laquais. N'aie pas peur. Nous ne vous ferons aucun mal, à moins que vous ne soyez des ennemis. Retourne dans la maison et éteins les lumières. Nous allons anéantir les Zaïrois cette nuit ! »

Sur ce, le rebelle est parti rejoindre un compagnon sorti de nulle part et est disparu dans la nuit. Terry s'est précipité dans la maison et se remettait encore de cette rencontre au moment où j'ai fait irruption dans la maison quelques minutes plus tard.

Terry vient tout juste de terminer son histoire quand, tout à coup, nous entendons un bruit à l'arrière de la maison. Qui cela peut-il être ? Seraient-ce des soldats qui se préparent à forcer la porte ? Avant que nous ayons le temps de bouger, la porte s'ouvre toute grande et un indigène à l'air ahuri et à l'avant-bras droit ensanglanté entre en chancelant dans la maison. Il était à Kasaji quand il a reçu une balle, et il a réussi, on ne sait comment, à se rendre à la mission. Sans discuter, nous nous précipitons vers la maison voisine, chez Hazel et Anne, où des fournitures médicales d'urgence sont stockées.

Hazel Macfarlane est une missionnaire australienne qui possède plusieurs années d'expérience en soins infirmiers. C'est le genre de personne qui sait prendre les choses en main. Elle possède une volonté et une foi solides qui l'ont aidée à surmonter de nombreuses crises. Nous nous dirigeons en silence vers la salle à manger où les fournitures médicales sont entreposées – fil de suture, aiguilles, anesthésiants, scalpels, pansements et autres. Sous l'éclairage de deux lampes de 60 watts et le regard d'une dizaine d'amis africains, nous nous mettons au travail.

## LA GUERRE POUR KASAJI

Le patient est assis à la table, stoïque, tandis que Hazel nettoie sa plaie. La balle a déchiré le tiers distal de l'avant-bras et fracassé le cubitus.

« Il faudrait vraiment lui faire une radiographie, mais pas ce soir, dis-je. Nous la ferons plus tard, mais pour l'instant, faisons-lui un plâtre. »

« Il y a juste un problème, Dave, dit Hazel, notre plâtre de Paris est à l'hôpital. »

Je gémissais intérieurement, puis je débats la question qui s'impose. Dois-je tenter d'aller chercher le nécessaire ? Après tout, cet homme pourrait être le premier de plusieurs à nécessiter un plâtre cette nuit. De plus, je pourrais en profiter pour voir dans quel état se trouvent l'hôpital et le personnel en service. Les coups de feu sont loin et il n'y a aucun signe de soldats dans le secteur. Je finis par me convaincre de partir.

Hazel et tout particulièrement Anne me laissent partir à contrecœur. À nouveau, je m'élançais sur le sentier qui court derrière la maison, vêtu de mon coupe-vent à capuchon, tenant ma lampe de poche et chantant un chant dynamique ; je dépasse les maisons des veuves et me dirige vers le bloc opératoire.

Tout en courant, je prie : « Seigneur, fais que l'hôpital ne soit pas touché par la guerre. Ô Dieu ! Puisse le personnel être rempli de ta paix malgré la guerre qui l'entoure ! »

Je passe rapidement devant la maternité. Devant moi, il y a la route, puis le remblai. Seuls mes pas brisent le silence de mort. Je mets la clé dans la serrure du bloc opératoire qui, d'habitude, ne veut pas s'ouvrir, et la porte s'ouvre du premier coup. J'entre et referme la porte derrière moi, puis je me dépêche de prendre plusieurs pansements de dix et de quinze centimètres.

Je m'immobilise. Qu'est-ce que j'entends dehors ? On dirait des bruits de pas sur le ciment. Je prends une grande respiration et j'attends. La porte s'entrouvre et je suis soulagé de voir entrer trois de nos préposés aux malades, à la fois surpris et heureux. Je les serre tous tour à tour dans mes bras – Tshihinga, Nunes et Lotani. Après m'avoir vu courir comme un fou vers le bloc opératoire, ils ont décidé de venir voir ce qui se passait. Je leur raconte l'histoire de l'homme blessé dans la maison des filles ; ensuite, je poursuis avec Tshihinga, notre préposé

## PRIS AU PIÈGE

aux malades en chef, dans la langue que nous avons en commun, c'est-à-dire le français.

Je lui demande : « Comment vont les patients ? »

« Ils sont tous en sécurité – sous des lits ! »

« Et l'hôpital ? »

« Aucun dégât. »

« Y a-t-il des soldats dans les parages ? »

« Il y en a partout », répond Tshihinga. J'avale un grand coup. « Les Katangais sont partout. Il y en a un qui m'a fait sortir pour me demander où sont les soldats zaïrois blessés. Je lui ai dit qu'ils s'étaient tous enfuis. Alors, il m'a dit que les camarades sont venus pour libérer le Congo. Puis, il a disparu. »

Je remercie le Seigneur d'avoir protégé l'hôpital et pour ces trois fidèles préposés aux malades. Après avoir prié avec eux, je disparaissais de nouveau dans la nuit. En avançant tant bien que mal sur le terrain inégal, plus d'une fois, je me demande si tout cela est un rêve. Et puis, j'entends des coups de feu – quelques-uns proviennent de Kasaji, d'autres du camp des lépreux.

Les chalets des veuves sont derrière moi, il ne me reste donc plus qu'à traverser le chemin derrière la maison et d'y entrer... Anne m'attend à la porte. Je passe à côté d'elle à toute vitesse et dépose ma cargaison sur la table. Trois courses de 200 mètres dans la chaleur d'une nuit africaine feraient transpirer n'importe quel homme, surtout dans les circonstances actuelles. Je retire ma chemise trempée tout en racontant la bonne nouvelle concernant l'hôpital.

L'avant-bras du patient a été nettoyé et est prêt à être réparé. « Hazel, la lidocaïne, s'il vous plaît. »

« Ne gaspillons pas l'anesthésique, répond-elle. Ces hommes sont des durs. » Je hausse les épaules – Hazel est en Afrique depuis vingt ans, moi depuis six semaines. Elle sait sûrement de quoi elle parle.

Après avoir débridé la plaie, je la referme avec du fil de suture en nylon. Le patient reste assis impassible et, pendant que je m'affaire à mettre son bras dans le plâtre, il me raconte son histoire.

L'homme est un chrétien qui vit dans un village voisin. Il y a deux jours, son jeune fils est mort et des funérailles simples ont eu lieu dans notre cimetière, au nord du collège. Après le service, notre blessé est demeuré près de la tombe. C'est alors que des paracommandos zaïrois

## LA GUERRE POUR KASAJI

qui passaient par là l'ont accusé d'être un espion. Ils l'ont emmené à Kasaji, où il a été jeté dans une prison de fortune avec 70 autres civils rassemblés pour des raisons similaires. Là, ils sont tous restés sans nourriture et en isolation totale.

Ce soir, quand l'attaque a été lancée, on a rapidement aligné les prisonniers dans le but de les fusiller, mais les Katangais ont surpris les gardes et le massacre a été évité. Dans la mêlée, notre patient a reçu une balle perdue. Il y a dix ans, il faisait partie des forces rebelles, mais il a depuis longtemps échangé ce style de vie pour une ferme, une femme et une famille. Toutefois, cet ancien terroriste katangais a reconnu parmi les guérilleros un de ses anciens camarades, qui, faisant fi du danger, l'a accompagné jusqu'à la mission afin qu'il puisse recevoir des soins médicaux. Quelle histoire incroyable !

Tandis que je finis de façonner et de lisser le plâtre, Hazel prépare une écharpe. Anne nettoie tout avec une rapidité remarquable.

« Venasi et les étudiants m'attendent-ils chez les Coates, à ton avis ? » Je raisonne tout haut.

« Bien sûr que non ! Dès qu'ils ont entendu les coups de feu, ils sont partis en courant, et ils courent peut-être encore », répond Hazel à sa manière incontestable.

Je me souviens d'avoir laissé tous mes biens personnels, y compris mon équipement de photographie et mon journal intime, au grand jour chez les Coates. Si des soldats devaient entrer par effraction dans la maison, une partie de ces objets disparaîtraient sûrement et leur disparition pourrait même entraîner des conséquences catastrophiques.

---

**Chaque nouvelle décharge  
d'armes à feu semble plus  
impitoyable que la dernière.**

---

Je ressors, mais cette fois, c'est pour récupérer mes objets de valeur. Je parcours les 50 mètres à la manière d'un sprinteur expérimenté. Arrivé dans la maison, j'avance à tâtons dans l'obscurité jusqu'à ma chambre. Je mets en paquet mes effets personnels et me précipite vers la porte. Prenant une grande respiration, je replonge à l'extérieur. Je n'aime pas ce que j'entends : il me semble que les coups de feu sont plus près et plus fréquents. De retour chez Hazel et Anne, je jure de ne plus ressortir.

Je me joins à Hazel, à Anne et à nos amis africains sur le plancher du salon. Ensemble, nous nous remémorons une autre situation aussi

## PRIS AU PIÈGE

désespérée dans 2 Chroniques 20. À l'époque, les Juifs faisaient face à une invasion et ils ont supplié Dieu, disant : « Nous sommes sans force devant cette multitude nombreuse qui s'avance contre nous, et nous ne savons que faire, mais nos yeux sont sur toi » (20.12). Certainement, nos regards sont fixés dans la même direction.

Il est vingt heures trente et, assis par terre, nous réfléchissons en silence. Le conflit semble s'intensifier. Les armes de guerre s'approchent. *Boum ! Boum !* Quelques roquettes s'enfonçant dans le sol derrière la maison la font trembler.

« Par là ! » s'exclame Hazel. Nous sommes quatorze, incluant un nourrisson et quatre autres enfants, entassés au centre de la maison, dans une petite cage d'escalier d'à peine 1,20 m sur 1,80 m. Sur chacun des quatre côtés, il y a au moins un mur de briques et au-dessus, il y a des marches de bois et un toit de tôle.

La fusillade se déchaîne. *Tacatacatac ! Tacatacatac !* Nous arrivons maintenant à discerner le bruit des roquettes lorsqu'elles sont lancées et à nous préparer pour les explosions inévitables. *Boum ! Boum !* Nous entendons des pas de bottes dans le sentier à l'arrière de la maison. Les soldats sont maintenant derrière la maison et crient presque sans arrêt tandis que leurs mitrailleuses crépitent. Blottis les uns contre les autres sur le plancher, nous nous faisons de plus en plus petits. L'ex-terroriste katangais jure à voix basse que les combattants que nous entendons dehors sont des rebelles. C'est de cette façon qu'ils se battent – en criant, en tirant des coups de feu, en faisant du bruit – n'importe quoi en fait pour faire peur à l'ennemi.

Nous ne bougerons pas pendant deux heures, tandis que le conflit s'intensifiera puis diminuera en alternance. Nous endurons avec anxiété les lancements et les explosions des roquettes. Quantité de voix effrayées se font entendre depuis les buissons entourant la maison pendant que la terre et le ciel sont criblés de coups de feu. Les ministres de la mort et de la destruction sont implacables. Chaque nouvelle décharge d'armes à feu semble plus impitoyable que la dernière.

Je regarde Hazel et Anne. Hazel a vu la mort de près. En 1973, elle est allée en Angleterre, où elle a reçu des traitements de chimiothérapie pour un cancer incurable qu'on lui avait diagnostiqué. Après une guérison miraculeuse, elle est retournée à sa vocation au Zaïre. Anne a elle aussi fait face à la mort. En tant qu'amie intime de

## LA GUERRE POUR KASAJI

Hazel, elle a souffert à ses côtés durant cette terrible maladie, la voyant s'affaiblir de plus en plus, pour ensuite la voir recouvrer la santé de façon spectaculaire par la grâce de Dieu. En tant que médecin, je suis constamment exposé à la mort, mais la violence qui nous engloutit, nous et nos amis africains, est une expérience totalement nouvelle.

La nuit se prolonge. Les coups de feu diminuent. Nous sortons finalement de notre petit refuge pour ensuite nous coucher par terre un peu partout dans la maison.

Bien enfoui dans mon sac de couchage, je griffonne dans mon journal intime une courte description des événements de la journée. Je me rallonge ensuite sur le sol. Des questions innombrables me viennent à l'esprit. Qu'y a-t-il de si important à Kasaji pour que j'y aie été attiré ? Cela en vaut-il la peine ? Et qu'arrive-t-il si je ne survis pas ? Est-ce vraiment ici que Dieu me veut ? Tout en sentant la somnolence me gagner, je cherche ; je retourne des milliers de kilomètres et plusieurs années en arrière pour trouver les réponses à mes questions qui, je le sais, se trouvent là.

# 2

## UNE PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

**D**avid, tu es un bon petit gars. Un jour tu seras un médecin missionnaire en Afrique, tout comme David Livingstone ! » Mamie Durnan a une façon sincère, mais peu subtile de faire savoir à ses petits-enfants ce qu'elle attend d'eux. En tant que jeune enfant, je me suis d'abord opposé à sa décision, mais je suis devenu plus sage, et avec le temps, j'ai appris à sourire faiblement. Après tout, notre petit désaccord n'est pas important au point de risquer de me faire perdre les bonnes grâces de celle qui me fournit de la glace à l'érable et aux noix, de la réglisse délicieuse et du poisson frit au restaurant du quartier.

Néanmoins, chaque fois que nous allons voir les membres de notre famille à Toronto, j'en reviens avec un sujet de réflexion. Moi, médecin ? Oh non ! Quoique j'aime notre médecin de famille, je déteste l'idée de faire souffrir les gens en leur donnant des piqûres. Aussi, depuis que j'ai vu un ami se faire happer par une voiture, impossible pour moi de songer à me retrouver devant un corps humain meurtri et en lambeaux, et encore moins de le traiter. Moi, en Afrique ? Jamais ! Les livres, les films et les histoires qui parlent du continent africain sont très bien, mais mon esprit de garçon a en horreur l'idée de vivre dans une jungle tropicale avec des bêtes sauvages pour compagnons de travail.

## UNE PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

Au secondaire, une variété de sujets m'intéressent. Le latin, la littérature, les mathématiques, la musique, l'histoire et la physique – chacun a ses propres attraits. Cependant, je suis totalement indifférent au sujet que tous les futurs médecins choisissent. La biologie n'exige pas le genre de gymnastique mentale qui m'intrigue, alors, j'opte pour les mathématiques et les sciences physiques. À la fin de mes études secondaires, malgré les efforts incessants de mamie, la vocation de médecin ne m'intéresse pas le moins du monde.

Ma jeunesse est heureuse ; je suis élevé avec ma sœur par des parents chrétiens aimants. Mon père travaille pour un journal montréalais et prêche beaucoup dans la région de Montréal, en plus d'être très engagé dans notre Église à Rosemont. En vieillissant, je constate qu'il a mené sa vie en accord avec ses messages. Combien ce fait me devient irréfutable quand à l'école, dans les médias et dans ma propre expérience je suis exposé à une société où les discours serviles, la duplicité et la dissimulation sont monnaie courante. J'ai réalisé que le privilège d'avoir des parents chrétiens ne fait pas de moi un enfant de Dieu, alors, j'ai pris la décision personnelle de devenir chrétien. Maintenant, à seize ans, je réalise que mes principes et mes croyances, fondés sur les Écritures, sont opposés à la pensée populaire.

Comme il m'est impossible de ne pas parler de mes convictions, les intellectuels de mon âge ne tardent pas à les critiquer pendant les pauses du midi dans la cafétéria de l'école secondaire de Rosemont. Pour les curieux qui assistent à la scène, le spectacle est sûrement absurde : une dizaine de jeunes hommes entassés autour de sandwiches, de manuels scolaires et, assez incroyablement, de plusieurs bibles ouvertes. L'atmosphère est véritablement enflammée de contre-interrogatoires, d'objections passionnées et de gesticulations désordonnées. Lorsque la cloche met fin à nos véritables rixes verbales, nous retournons en classe, le débat ayant fait de nous de meilleurs amis, qui élaborent déjà des stratégies pour l'affrontement du lendemain. Défendre la foi chrétienne est un travail solitaire, mais cela me plaît d'être le défavorisé. Cela m'oblige à bien me renseigner et à faire beaucoup de recherches sur le sujet ; et les preuves appuyant la foi chrétienne orthodoxe me convainquent de plus en plus.

C'est à mi-chemin d'un programme de mathématiques de premier cycle à l'Université McGill que ma foi très intellectuelle subit une

## PRIS AU PIÈGE

profonde métamorphose. Je sors d'une période de doute, qui m'a amené à réexaminer la résurrection de Christ, totalement émerveillé par le plan incroyable de Dieu pour l'homme et le monde. En conséquence, je désire ardemment lui soumettre ma vie. J'ai cessé de jouer le rôle d'avocat de la défense ayant Dieu pour client. Au lieu de cela, Jésus-Christ devient mon ami, ma joie et ma vie. Quelle rencontre excitante avec le Dieu vivant !

Cette révolution spirituelle arrive au moment où je réévaluais mon programme universitaire. Les mathématiques m'intéressent toujours, mais il me semble que je ne m'attaque plus avec autant de ferveur aux équations et aux théorèmes. À présent, je préfère parler aux gens, travailler avec eux et les aider. Je me rends compte que je suis un « homme sociable ». Mon esprit se tourne donc vers trois domaines : le droit, la théologie et, oui... la médecine.

Le droit et la théologie devront attendre encore deux ans, mais il y a une possibilité que je puisse entrer à l'école de médecine un an plus tôt. Je commence à considérer cette option. En examinant la vie de médecins chrétiens dans la communauté québécoise, je découvre qu'ils ont accompli de grandes choses – l'établissement de camps de jeunes, d'orphelinats et de foyers pour personnes âgées tout en jouant des rôles de premier plan dans la croissance de l'Église et en ayant des cabinets médicaux respectés et florissants. Ces hommes sont des « hommes sociables ». Je vois la médecine sous un nouveau jour ; je me vois aidant les gens au nom de Dieu.

Je m'inscris à la faculté de médecine de l'Université McGill dans ma troisième année de premier cycle tout en continuant de réfléchir et de prier au sujet de mon choix de vocation. Au cours de ces semestres, je suis très engagé dans l'association chrétienne de McGill ainsi que dans d'autres affaires universitaires et mon Église locale, Ebenezer Gospel Chapel (aujourd'hui, Rosemount Bible Church) – entre-temps, mon intérêt pour la médecine grandit. Je finis par me décider. Il ne me reste plus qu'à attendre la réponse de l'Université McGill.

Les examens de fin d'année viennent et passent ; mes notes sont les meilleures de toute ma carrière universitaire. Nous sommes maintenant à la quatrième semaine de juin 1971 et je viens d'avoir vingt ans. Je reçois une lettre de la faculté de médecine de McGill et mon cœur bat à tout rompre en ouvrant l'enveloppe. La lettre commence

## UNE PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

par : « Nous sommes heureux de vous informer... » Merci Seigneur ! Merci ! Toutefois, la jubilation du moment est plutôt réprimée compte tenu d'une nouvelle reçue trois jours plus tôt : ma mère a le cancer.

Le corridor est bondé d'étudiants en médecine de première année qui attendent impatiemment devant une porte fermée à clé. Vêtus de sarraus blanc pur, ils plaisantent nerveusement et tripotent leurs nouveaux instruments chirurgicaux. C'est le premier cours pratique d'anatomie.

La porte à deux battants s'ouvre grande et les étudiants les plus à l'aise rentrent les premiers tandis que les autres avancent doucement. Le laboratoire, qui empeste le liquide de conservation, contient cinquante tables d'autopsie sur lesquelles reposent cinquante corps recouverts de draps verts morbides. On doit escorter à contre-courant quelques étudiants incapables de supporter la vue et l'odeur de ce laboratoire, jusque dans le corridor. À notre table, mon partenaire de laboratoire et moi tirons bravement la couverture qui cache le corps d'un homme de soixante ans. C'est mon introduction « formalisée » aux corps vivants en lambeaux et meurtris, que je devrai soigner plus tard.

Je suis vraiment motivé au cours de cette première année. N'ayant pratiquement aucune connaissance en biologie, je dois étudier plus que les autres. Malgré ma lourde charge de travail, je suis décidé à m'appuyer sur la promesse de Dieu : « Car j'honorerai celui qui m'honore » (1 Samuel 2.30). Je garde mes engagements à l'assemblée, et, la discipline et le travail acharné finissent par me profiter au moment d'écrire les premiers examens.

Noël approche, la chirurgie de maman est loin derrière nous, mais cette dernière souffre des effets secondaires d'une longue thérapie au cobalt. Puis, un samedi soir, alors que je dirige des chants de Noël en plein air dans le centre-ville de Montréal, j'apprends que mon père s'est effondré après avoir ressenti des douleurs à la poitrine. Il est à l'unité de soins intensifs de l'hôpital universitaire ; on lui a hypothétiquement diagnostiqué un infarctus aigu du myocarde.

C'est une période difficile dans ma vie. Je déambule dans les rues de mon quartier en me demandant pourquoi les lumières de Noël scintillent joyeusement. Ne savent-elles pas que mes deux parents sont malades ? Le Seigneur ne le sait-il pas ? Mes parents vivront-ils pour me voir terminer mes études universitaires ? Seront-ils même là pour me

## PRIS AU PIÈGE

voir finir ma première année ? Puis, je réalise quelque chose : Comment puis-je être certain de compléter ma formation ? Quelle garantie ai-je de même être en vie la semaine prochaine ? Je vois devant moi la vie dans toute sa fragilité et son incertitude – aussi fragile que l’ornement de sapin de Noël qui vole en éclats au moindre choc. Là, sur le trottoir couvert de neige, je m’arrête et me tourne vers la seule certitude que je connais : *Seigneur, mes lendemains sont beaucoup trop loin pour que je les voie, mais je te les donne tous, qu’ils soient nombreux ou pas. Je te servirai avec ou sans mes parents, avec ou sans formation médicale.* Ce soir, je sens que le Seigneur est très près de moi.

On a mis plusieurs jours à analyser l’état de mon père. Nous sommes heureux d’entendre le diagnostic révisé : une péricardite idiopathique. La maladie s’éternise, mais à l’été, papa retrouve tranquillement son ancienne vigueur et la maladie de ma mère semble s’être stabilisée.

En décembre 1972, je me rends à Wheaton College, en Illinois, pour assister à un congrès sur les missions mondiales. Le défi est clair. Le tiers-monde a de grands besoins médicaux et spirituels ainsi qu’en matière d’éducation. Qui enseignera les enfants, soignera les malades et leur parlera de l’Évangile si ce n’est des croyants comme nous ? Le message n’est pas nouveau. Je l’ai souvent entendu, mais l’urgence de la situation est une chose que je ne peux pas ignorer. Je sais que ma propre province de Québec a aussi d’énormes besoins spirituels, mais je décide que si la porte s’ouvre pour aller à l’étranger au cours de ma formation, j’irai pour au moins avoir une idée de ce en quoi consiste le travail d’un médecin dans une mission chrétienne.

Deux ans plus tard exactement, lors de mon dernier semestre à la faculté de médecine, par un concours de circonstances extraordinaire, la porte s’ouvre pour que je fasse un tel voyage. Grâce à l’appui des programmes d’aide médicale et d’une bourse de *Reader’s Digest*, je me retrouve en Inde du Sud, à la Tiruvalla Medical Mission. Pendant trois mois, je travaille aux côtés des docteurs Kunjappan et Vimala John, qui ont tous les deux suivi une formation poussée en Amérique – lui, en chirurgie générale et en urologie ; elle, en pathologie et en anesthésie. Mary Bardsley, une infirmière britannique dévouée, ainsi qu’un grand nombre de collaborateurs, médecins et infirmières natifs de l’Inde travaillent avec eux.

## UNE PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

La tuberculose, la fièvre typhoïde, les morsures de cobra et de vipères, l'éléphantiasis, la rage, les piqûres de scorpions et la lèpre font tous partie de mon expérience indienne – je fais également l'expérience de la dysenterie, par trois fois.

Souvent, lorsque les patients arrivent, leur maladie est trop avancée pour être traitée. Cela est dû en partie à la négligence et à la peur, mais également à l'habitude que les habitants de la région ont d'avoir recours en premier lieu au médecin ayurvédique du village ainsi qu'à ses potions à base de plantes et ses incantations. Son influence imprègne tous les aspects de la vie des aborigènes. La sorcellerie, le vaudou et la magie forment le tissu de la société. Toutefois, au milieu de ces ténèbres spirituelles, beaucoup ont été délivrés par la puissance de Christ et il existe une solide Église indigène dans cette région. Je retourne chez moi avec une profonde admiration pour les John et Mary Bardsley, en plus d'un amour véritable pour l'Inde et une meilleure compréhension d'un monde dans le besoin.

Le reste de ma dernière année d'études est ennuyeux en comparaison. Les semaines s'éternisent, mais la remise des diplômes arrive enfin, et on m'y décerne un prix. Mais le plus important est que toute ma famille est présente – papa, maman et Debbie.

Mon internat à l'Hôpital Royal Victoria m'expose à de nombreuses situations que je connaîtrai plus tard : traumatismes, hémorragies postpartum, chirurgies mineures, arrêts cardiaques et pièges diagnostiques. Je connais des moments satisfaisants, comme dans le cas du bébé inuit moribond que nous soignons sans relâche pendant toute une nuit – quelle joie de le voir guéri ! Je vis également des moments de frustration, comme cela a été le cas avec une jeune mère atteinte d'un choriocarcinome incurable. J'ai découvert qu'en plus d'être une science, la médecine est un art – l'art d'aider les gens à guérir, à vivre avec leur maladie ou à en mourir. Souvent, je m'attache à mes patients et je prie avec eux. Je m'aperçois que plusieurs d'entre eux ont autant besoin que je leur tiens la main que d'une perfusion intraveineuse. Je commence à voir mon rôle de médecin chrétien plus clairement que jamais auparavant.

Le premier juillet, je quitte le Royal Victoria après la dernière nuit blanche de mon internat. Ayant décidé d'attendre un an avant d'entreprendre une spécialité médicale, je m'engage pour un été chargé

## PRIS AU PIÈGE

d'ouvrage dans un camp. À l'automne, je commence à chercher un emploi en médecine générale. Mon intention est de rembourser mes dettes et de financer un voyage médical à l'étranger que j'entends entreprendre au plus tard le premier février 1977.

Pendant tout l'été, j'ai prié pour avoir un emploi en septembre qui répondrait à trois exigences : premièrement, il serait près de chez moi, dans l'Est ; deuxièmement, il me permettrait de travailler seulement trois ou quatre mois ; et troisièmement, il me fournirait une clientèle francophone afin que je puisse améliorer mon français.

La réponse évidente à mes prières se trouve dans une petite clinique francophone d'un quartier miteux de Rosemont. Avec crainte

---

### **Tout au long de l'automne, je présente au Seigneur mon idée de voyage médical.**

---

et tremblement, je prends ma place dans un fauteuil pivotant derrière un grand bureau en chêne. Un dictionnaire anglais-français dans la main gauche et un stylo dans la droite, je me prépare pour chaque nouveau patient. La tension se dissipe rapidement, toutefois, et je ne tarde pas à m'engager à fond dans les problèmes médicaux et sociaux des travailleurs pauvres. En fait, je suis tellement attaché à la communauté francophone que je regrette même de devoir la quitter pour aller outre-mer – mais je dois y aller.

L'Inde, bien sûr, est la destination de mon choix, et le premier février 1977 est la date prévue de mon départ. Il n'y a rien de magique dans cette date ; si je pars plus tard, je n'aurai pas suffisamment de temps pour acquérir de l'expérience en médecine tropicale avant de retourner à McGill en juillet ; partir plus tôt m'obligerait à rompre mon engagement de quatre mois à la clinique. Tout au long de l'automne, je présente au Seigneur mon idée de voyage médical. « Père, ouvre des portes afin que je puisse partir pour l'étranger le premier février 1977. »

Au début de novembre, le Dr Jim Rennie vient parler à notre chapelle. Comme il revient tout juste de la Zambie, je lui pose des questions en rapport à la vie de missionnaire médical dans ce pays. Et presque après coup, je lui demande de me parler des hôpitaux missionnaires en Afrique francophone.

« Eh bien, il y a le Dr Peter Coates à Kasaji, au Zaïre, dit-il. Je ne sais pas vraiment grand-chose au sujet de son travail, mais c'est assez

## UNE PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

considérable et il est le seul médecin. Pourquoi ne le contacteriez-vous pas en téléphonant le Missionary Service Committee (comité de service missionnaire) à Toronto ? »

L'homme me tend un bout de papier sur lequel le nom du médecin est écrit et je le glisse dans la poche arrière de mon pantalon. Je n'ai pas l'intention de donner suite à sa suggestion, l'Inde étant mon principal centre d'intérêt.

Le week-end suivant, je rends visite à des amis en Ontario, et le dimanche matin, je fais la connaissance du Dr Donald Curry à Central Hall, dans le centre-ville de Toronto. Il a travaillé quelque temps en Inde et il me donne l'adresse de l'Emmanuel Hospital Association à New Delhi. Je décide de leur écrire tout de suite pour avoir des renseignements sur les hôpitaux dans le nord de l'Inde qui auraient besoin d'aide.

Ce même matin, cependant, Doris Pitman, une missionnaire expérimentée d'Angola, me parle de l'expédition que je souhaite entreprendre. Je lui dis qu'il est fort probable que j'aie en Inde, mais que je regrette qu'on ne parle français dans aucune région de ce sous-continent.

Madame Pitman me demande : « Avez-vous déjà songé à l'Afrique francophone ? Au Zaïre, il y a un médecin britannique, Peter Coates, qui serait sûrement heureux d'avoir de l'aide. Je pourrais vous donner son adresse. » Cette fois, le nom et l'adresse du médecin se retrouvent dans ma poche. Le scénario devient familier !

Deux jours plus tard, le 23 novembre, j'écris une lettre passionnée à l'Emmanuel Hospital Association (E.H.A.) à New Delhi, soulignant mon profond désir d'aller bientôt travailler dans une région qui aurait besoin d'aide dans le nord de l'Inde. J'énumère quelques hôpitaux où je préférerais travailler, mais j'indique que je suis ouvert à servir ailleurs. Voilà qui est fait. Tout ce qu'il me reste à faire, maintenant, c'est de prier et d'attendre.

La semaine suivante, je reçois un message me disant de téléphoner au Dr Leslie Bier à Toronto. J'ai entendu parler de lui. Il a dirigé un hôpital en Angola pendant plusieurs années et, récemment, il s'est associé au Missionary Service Committee. Je n'ai jamais rencontré cet homme, et, à moins qu'il veuille offrir un soutien financier à court

## PRIS AU PIÈGE

terme à un jeune missionnaire, je ne comprends pas pourquoi il me téléphonerait.

« Dr Bier ? Bonjour. Je suis Dave Dawson de Montréal. Vous vouliez me parler, je crois ? »

« En effet », dit une voix douce et aimable. « Dave, j'ai appris que vous souhaiteriez aller au Zaïre. »

Quoi ! On dirait une conspiration ! « Eh bien, pas vraiment. Je prévois aller outre-mer bientôt, mais je pensais aller en Inde. »

« Quand devez-vous commencer ? » demande-t-il, ce à quoi je suis bien obligé de répondre : « Rien n'est encore sûr. »

« Où allez-vous au juste ? »

« Je n'en sais rien non plus. »

« Avec qui allez-vous travailler ? »

De plus en plus mal à l'aise, je lui réponds : « Je n'en suis pas certain. »

« Comment vous débrouillez-vous en français ? »

« Très bien. »

« Laissez-moi vous dire quelque chose, Dave. Je viens tout juste de recevoir une lettre du Dr Peter Coates à Kasaji au Zaïre. »

Un frisson me parcourt le dos.

« Le Dr Coates partira en congé au début de la nouvelle année et il voudrait que je le remplace. Je l'ai déjà remplacé, et j'aime beaucoup les Zaïrois, mais j'ai plus de soixante-dix ans. Le Seigneur a été bon pour nous, mais je ne sais pas si ma femme et moi serions capables de faire le voyage. Accepteriez-vous d'y aller, Dave ? »

Je suis renversé par le cours des événements. J'ai posé des questions au sujet de l'Afrique francophone, et par trois fois, on me parle du Dr Coates. Il y a donc un véritable besoin à Kasaji. Je parle français et je suis disponible. Serait-ce la volonté du Seigneur que j'aille en Afrique ?

Je lui réponds prudemment : « Eh bien, j'envisagerais d'y aller. »

« Merveilleux. Je vais écrire au Dr Coates demain pour l'en informer. »

Comme je ne veux pas qu'on me force à aller en Afrique, je dis : « Dr Bier, depuis longtemps mon cœur est fixé sur l'Inde et c'est encore là que je crois que je dois aller. Peut-être que le Seigneur a d'autres

## UNE PROPHÉTIE S'ACCOMPLIT

plans. Je vais prier et lui demander de clarifier cela, mais pour l'instant, je compte aller en Inde. » Je me demande si j'ai été trop ferme.

« La volonté du Seigneur se réalisera, Dave », répond-il gentiment.  
« Je vous contacterai s'il y a du nouveau. Au revoir ! »

En me fondant sur l'expérience que j'ai faite du service postal en Inde et en Afrique, j'estime que je devrais recevoir une réponse de New Delhi avant même que la lettre du Dr Bier arrive à Kasaji. Je m'attends à avoir une réponse vers la mi-décembre. Il n'en est rien. Noël arrive. Pas de réponse. Je prie toujours pour être de l'autre côté de l'océan le premier jour de février, mais il ne reste plus beaucoup de temps. J'écris dans mon journal : « Vais-je au premier endroit qui me répond ? Combien de temps devrais-je attendre la deuxième réponse après avoir reçu la première ? Une semaine, deux semaines, plus ? Et si deux réponses positives arrivent en même temps ? Ou pire encore, si les deux réponses sont négatives ? J'ai un penchant pour l'Inde, en raison du premier voyage que j'y ai fait, mais je commence à réaliser que le temps et l'endroit sont entre les mains du Seigneur. » Je ne sais pas encore à quel point ces mots deviendront prophétiques.

Le mercredi 29 décembre 1976, un télégramme arrive de l'Afrique en début de soirée. Je tremble en lisant les mots suivants : « Acceptons médecin de Montréal. Rencontrez-moi à Kitwe, Zambie, 2 février 1977. Dr P. Coates. »

Je suis stupéfait ! Comment est-ce possible de recevoir une réponse de l'Afrique avant d'en recevoir une de l'Inde ? Combien de temps dois-je attendre une réponse de l'Inde ? Qu'est-ce que je dis au Dr Bier ? C'est incroyable la façon dont le Seigneur répond à mes prières – seulement un jour de différence ! Et le Dr Coates semble tellement convaincu. Si c'est là la volonté du Seigneur, il a bien arrangé les choses – mais comment puis-je en être sûr ? La réponse de l'Inde pourrait-elle être plus précise ? Cette nuit, une lutte acharnée fait rage au-dedans de moi ! Je ne suis pas en paix concernant la décision que je dois prendre. Puis, j'arrive enfin à m'endormir.

Le lendemain midi, je téléphone chez moi de la clinique.

« Bonjour maman, je... »

« Il y a une lettre pour toi, dit-elle, de l'Inde ! » Je suis incapable de dire un mot. Alors, maman poursuit : « Tu veux que je l'ouvre ? »

« Non, je la lirai en arrivant à la maison. Merci. »

## PRIS AU PIÈGE

Quel Dieu merveilleux ! De 13 000 et de 16 000 kilomètres d'ici, deux réponses concernant mon avenir sont arrivées à moins de douze heures d'intervalle. La journée semble s'éterniser, mais quand enfin je rentre, à 21 heures, un spectacle étrange prend place ! Je suis incapable d'ouvrir la lettre tout de suite ! Je fais ma toilette, je change de vêtements et je mange tandis que l'enveloppe attend sur la tablette de la cheminée. Je lis le journal en détail tandis que mes parents m'observent, incrédules.

Finalement, mes parents vont se coucher. Je sais qu'ils ont hâte de savoir ce que contient la lettre, mais je tiens à le découvrir seul. Même là, je commence par regarder le reste de mon courrier, gardant le document critique pour la fin. Avec un soupir, je l'ouvre, puis je le lis une fois, deux fois et trois fois. Le message est chaleureux et clair. Distillé, il dit : « Oui, nous avons un poste pour vous... Pas dans un des hôpitaux que vous avez mentionnés... peut-être dans celui de... Nous devons premièrement communiquer avec ces endroits pour obtenir de plus amples renseignements... Nous communiquerons de nouveau avec vous. » Il est évident, selon la lettre, qu'on me trouvera un poste, mais seulement en mars, ou plus tard.

Je m'enfonce dans le fauteuil et je vois mon rêve de retourner en Inde disparaître devant mes yeux. Le Seigneur m'a préparé à accepter ce moment, et maintenant, je le loue pour sa direction. Je prie avec ardeur pour ce pauvre pays de l'Inde et je prie pour cette terre inconnue, le Zaïre. Et, bien que ce ne soit que pour quelques mois, mamie Durnan avait raison – je vais devenir un médecin missionnaire en Afrique !